Journal de J.E. Andrew

28 février 1885

La maison n'est pas mal. À quelque distance du centre, dans une zone peu habitée. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle est idéale, mais presque. Nous sommes en train de terminer les aménagements. Je dois participer aux travaux pour donner l'exemple. Mon personnel est trop réduit : Joseph, Marie, Félix et Brian. Cinq personnes, avec moi, pour une tâche d'une telle ampleur. Joseph n'a pas reçu d'instruction, il a été marin la plus grande partie de sa vie, son esprit est mal dégrossi, mais il m'a prouvé sa fidélité à plusieurs occasions. Marie a toujours été une grande admiratrice de mon travail. Elle a de vastes connaissances en médecine et je lui ai confié la charge de la santé des enfants. Étant donné les conditions dans lesquelles ils devront vivre (enfermement, peu d'activité physique), ils pourraient tomber malades. Marie veillera à ce qu'ils jouissent toujours d'une bonne santé. Félix et Brian sont mes deux meilleurs disciples. Chez Félix, je vois un net penchant pour la cruauté, ce qui parfois m'inquiète, mais je sais aussi que je m'en servirai pour les étapes plus difficiles du projet. Brian, au contraire, se montre trop faible.

Nous sommes bien peu ! Aussi dois-je me retrousser les manches et travailler pour donner un coup de main. Je veux que tout soit prêt dans moins de deux semaines. Le plus important maintenant, c'est de me procurer les enfants.

C'est de ce travail qu'il s'agit

– Tu pars déjà ? demanda le père.

– Non, j'ai encore quelques minutes… répondit Alejandro.

– Ah…

– Tu veux que je reste ?

– Non, tu vas être en retard…

– Je travaille sur un article pour le journal, très intéressant…

– Il vaut mieux que tu y ailles maintenant. Enfin… pour être à l'heure.

– Oui, c'est sûr… c'est mieux.

Marcher dans les rues de Buenos Aires devenait chaque jour plus difficile. Les trottoirs étroits, les types de mauvaise humeur avec la sueur qui ruisselle sous leur chapeau, les crieurs de journaux aphones tant ils ont donné de la voix, les vendeurs ambulants débitant des offres incompréhensibles, les grappes d'enfants jouant aux cartes ou aux osselets rendaient impossible la tâche la plus élémentaire que l'on puisse faire dans la rue : marcher.

Alejandro devait se frayer un chemin. Il n'y avait pas d'autre moyen. Aussi exigeant que l'escrime, le jeu de coudes requérait tout à la fois de la concentration, des réflexes et une stratégie. Des mouvements précis et retenus pour camoufler la préméditation, accompagnés d'une litanie prononcée à mi-voix, mélange informe de *pardon, excusez-moi, désolé, merci* qui, tel l'enchantement que les Bédouins exercent sur les serpents avec leurs flûtes pour les endormir, transformait la grossièreté d'un coup de coude en exemple de bonnes manières. La physionomie aidait aussi. La silhouette dégingandée et les traits fins et juvéniles d'Alejandro, faussement mûris par une barbe taillée soigneusement, lui conféraient une allure de grand enfant et écartaient tout soupçon quant au respect des règles du savoir-vivre. Les seules personnes dignes de la clémence des coudes du jeune homme étaient les femmes ; respecter leur passage était une raison pour justifier un retard. Mais il était devenu tellement difficile de marcher dans les rues du centre qu'elles étaient chaque jour moins nombreuses ; elles restaient chez elles, assises sur de petites chaises dans leurs robes inconfortables. Il avait pensé écrire un article pour le journal sur le thème : « Où sont les femmes ? Pourquoi les voit-on de moins en moins ? » Il proposerait, moitié sur le ton de la plaisanterie, moitié sérieusement, le tracé d'une voie spéciale qui leur permettrait de se promener sans être bousculées. Il y en avait justement deux qui arrivaient en face avec leur jupe en cloche et leur veste croisée. Là-bas, une autre portait des manches

longues et étroites qui se terminaient par des boutons et des ornements. Nous étions en été, et la plupart arboraient de grands chapeaux au bord retombant qui occultait une partie du visage. Les plus coquettes les agrémentaient de rubans, de fleurs, de plumes teintes ou de pics brillants, selon les préceptes des revues de mode ou des vitrines de Harrods ou de Gath & Chaves. Et ces apparitions exquises devraient se trouver pressées comme des sardines dans les rues du centre ? Non, les voies spéciales étaient la solution.

Au cours de cette année 1910, année du Centenaire de la république d'Argentine, des idées encore plus saugrenues étaient étudiées. Le développement effréné des dernières décennies obligeait à repenser la ville, et chaque jour voyait surgir un nouveau projet. Ici une diagonale, là un pont, ou bien cet édifice à déplacer dans un autre endroit. Les quartiers se remplissaient de places, et les places de monuments. Tous les matins, Alejandro trouvait un nouveau clou planté dans l'échine de Buenos Aires : une pyramide, une fontaine ou une tour offerte par une puissance étrangère au motif du Centenaire, mais qui finissait par s'appeler « tour des Anglais » ou « fontaine des Allemands », et ainsi pour chaque nation et chaque monument. Offrir de telles quantités de béton et de ciment laissait Alejandro songeur : pourquoi les pays faisaient-ils des cadeaux aussi inutiles ? Quand l'un de ses amis fêtait son anniversaire, il ne lui offrait pas une pyramide pour son jardin, mais choisissait un parfum ou une